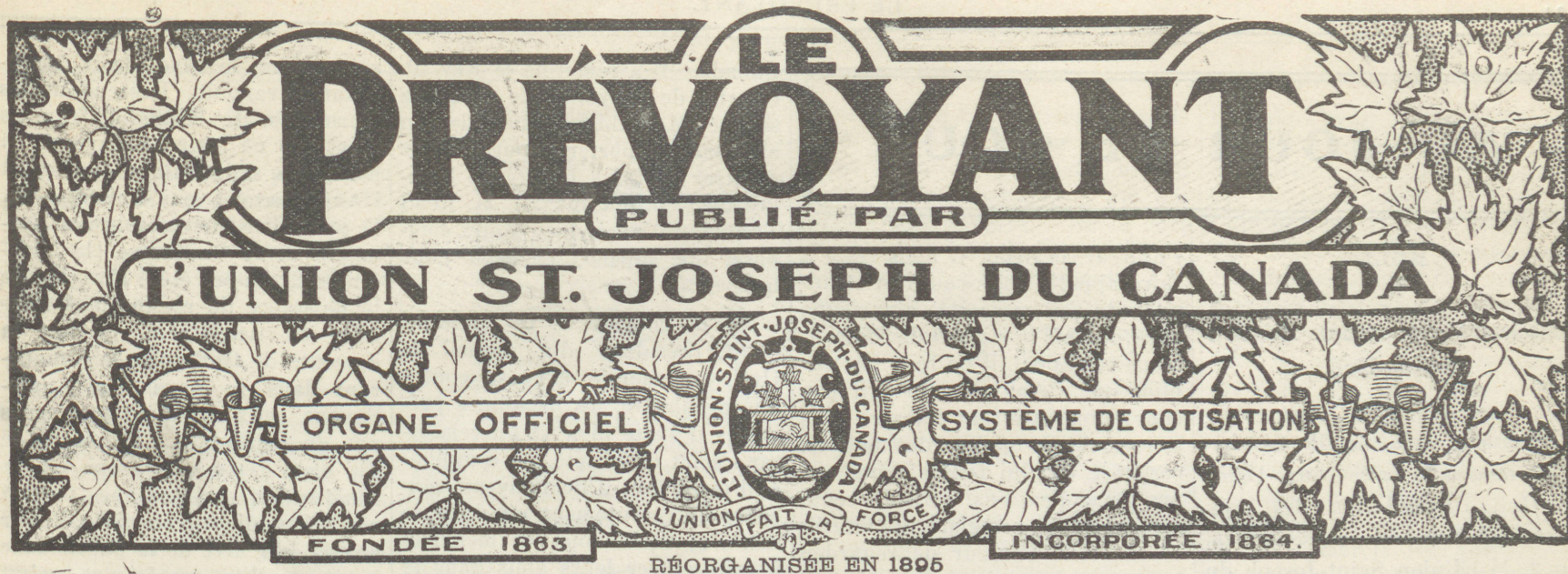




VOLUME XV.—No. 27.

OTTAWA, ONT., MARS 1911.

Abonnement \$1.00 par an

Examen de Conscience

L'ESPRIT DE PARTI

L'ESPRIT de parti n'est pas, à proprement parler, un défaut. Il dégénère facilement en aveuglement : voilà son tort.

Le mode de gouvernement démocratique, dont jouissent presque tous les pays, engendre l'existence, chez eux, de coalitions politiques et crée les partis. Pour qu'un parti puisse grandir, prospérer, gouverner, il faut, certes, que ses éléments constitutifs soient unis par les liens d'une solidarité vigoureuse. Si la sauvegarde de cette solidarité importe plus à des citoyens que les intérêts véritables de la patrie, l'esprit de parti devient un fléau.

Dans le domaine politique, l'indépendance est chose très rare. Elle est le propre des intelligences supérieures et des cœurs nobles. Pour l'étouffer, l'ambition, l'orgueil, la vanité, la pusillanimité, le désir du bien être agissent de concert.

Comment l'indépendance serait-elle d'acquisition facile lorsque l'esprit de parti plane au-dessus de chaque berceau ? L'enfant, sans même connaître un traitre mot des problèmes politiques, donne une ardente adhésion au parti que son père a servi et voue une haine dédaigneuse au parti opposé. Quelle âme fortement trempée il lui faut être, ensuite, pour étudier impartialement les questions politiques ! Trop souvent, une disposition favorable préconçue envers tel ou tel parti, fausse irrévocablement son jugement.

Sans l'esprit de parti, le gouvernement d'un pays serait la nation, voire même la patrie ! Mais comment se peut-il qu'une nation soit gouvernée sagement, quand elle ne se gouverne pas elle-même, dans l'intimité de son jugement des actes de ses partis politiques ? Par la démocratie, on s'est flatté de tuer le despotisme. Il vit encore. Ce sont les partis politiques qui le font revivre. Les tyrans ont changé ; la tyrannie est restée la même. Dans le gouvernement démocratique comme dans l'ancien régime aristocratique, la servitude civile et politique ronge les âmes ; elle les affaiblit même dans l'ordre religieux. D'un homme doué de puissantes facultés intellectuelles, elle fait un esclave. Plus on parle de liberté et plus on se charge de chaînes. A un parti politique, on sacrifie son temps, son argent, son ta-

lent, son énergie, son honneur. Que reçoit-on en retour ? Parfois un peu d'encens, souvent beaucoup d'ingratitude. Le sort est cruel : il punit par là même où ils pèchent les hommes qui servent avec acharnement un parti politique ; ce sont les ouvriers de la onzième heure qui, d'ordinaire, mangent les marrons tirés du feu.

Vivace, au Canada, l'esprit de parti est surtout l'apanage des Canadiens-français. Oblitérer chez eux l'opinion publique, consommer le sacrifice des intérêts nationaux à ceux du parti, faire le mal et le bien dormir paisiblement sur le même oreiller, telle est son oeuvre. Il anéantit le patriote, empoisonne le citoyen, diminue le chrétien. Avant de servir leur race, les Canadiens-français servent les partis qui leur font respectivement des mamours, des promesses, du flirt.

Doivent passer avant les partis, la religion, la morale, les principes, la patrie, les grandes questions sociales et économiques, la colonisation. En voulant servir les partis d'abord et le pays ensuite, on a créé deux camps distincts qui se disputent le pouvoir. Dans ces camps, sous le couvert de ce qu'on appelle avec cynisme la discipline de parti, on exige des soldats l'obéissance absolue. C'est moins le parti qui dicte ses volontés aux chefs, que les chefs qui tiennent leurs acolytes sous la férule. On a le don de dompter même des natures bien trempées. A celle-ci, on promet des honneurs, à celle-là des gains d'argent. Si une intelligence supérieure travaille activement et devient, par sa puissance ou son indocilité, une menace pour l'existence sereine du parti, on l'endort. Les arguments convaincants ne manquent pas.... Et, à l'heure du péril, ou exploite, chez le peuple, l'attachement à tel ou tel parti. Tactique méprisable, absolument opposée au bon gouvernement d'un pays.

Par malheur, les Canadiens-français se prêtent trop facilement au jeu des exploiters de l'esprit de parti. Au lieu de remplir le rôle d'électeurs libres et intelligents, ils remplissent celui de partisans aveugles. Soit qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre des deux grands partis se disputant le pouvoir, ils ne savent pas, lorsque surviennent des questions d'importance primordiale pour leur nationalité, leur langue ou leur religion, s'affranchir des liens de partis. Bien plus, leurs préjugés politiques parlent haut lorsqu'il s'agit, dans une ville, d'élection de maire ou d'échevins, et dans une municipalité rurale, de choix de conseillers ou de commissaires d'écoles. Résultat : pendant que les Canadiens français se battent, un témoin, ennemi de la race, veille dans l'ombre et recueille les dépouilles....

CHARLES LECLERC.